

De là, nous cantonnons au pays dans un couvent, mais avant de dormir, il faut toucher les vivres et les distribuer. Nous sommes que 40 échappés, mais il y en a ailleurs. Nous nous couchons à 2 heures du matin et debout à 4 heures.

Nous repartons pour Haraucourt où l'on fait la paye, puis nous partons pour les tranchées abandonnées par les prussiens. On y trouve les blessés allemands, que l'on fait transporter à l'ambulance. Quand tout à coup, voilà les obus Boches, qui rappellent sur nous, mais bien en avant de nous. Cela dure environ 2 heures mais ne nous blesse personne du tout. Nous quittons nos tranchées à 9 heures du soir pour Sommerviller où nous arrivons à 2 heures du matin et nous repartons pour Crévic à 4h 30, mais avant on a fait le café.

C'est une désolation que de voir ce pays-là, les prussiens sont sans pitié. Là, ils ont saccagé toutes les caves, puis ont brûlé cents maisons complètement. Les maisons, qui ne voulaient pas leur ouvrir la porte. Ils les ont enfoncés et ont saccagé tout. Dans la maison, c'est un bien triste passage. Là, on reçoit un contrordre, c'est de retourner au cantonnement où nous arrivons pour la nuit. On fait la soupe et on se couche.

Le soir, on repart pour un autre pays, puis l'on revient pour cantonner quand à 11 heures : alerte. Le soir, je m'avais fait porter malade pour le mal de pied. J'étais évacué sur l'hôpital avec plusieurs camarades quand on a eu alerte. J'ai sauté sur un camion du 160, qui se sauvait. J'ai arrêté à Ville-en-Vermois, où je me suis couché sur un tas de foin, où j'ai dormi comme un loir jusqu'à 6 heures. Puis, je me suis levé et j'ai pris un café et je suis reparti seul pour regagner Saint-Nicolas. Quand à la sortie du pays, j'ai rencontré un capitaine et un major d'artillerie, qui me demande où je vais. Je leur explique ma situation, alors ils me disent de monter dans un camion, ce que je fais aussitôt et en route malgré les ressorts qui ne sont pas doux.

En arrivant, je vois mes camarades qui arrivent. Je descends et l'on va se rendre à l'hôpital. Là, on se débarbouille et on prend un bain de pied, cela nous fait du bien. Puis, on mange une tasse de bon bouillon et on se couche dans de beaux draps blancs. Voilà longtemps que cela ne nous était pas arrivé. On est soigné par des bonnes sœurs qui sont très gentilles. Je ne sais pas quand nous repartirons.

Voilà déjà un mois que nous sommes là. Il y a déjà beaucoup de blessés et de morts, mais pas si nombreux de notre côté que du côté ennemi. Car aujourd'hui, je viens de lire le journal, on compte à peu près 7 milles morts de leur côté. Tandis que chez nous, je ne sais pas combien, car ils ne le disent pas, mais je crois de source certaine que nous n'en n'avons pas moitié, car chez eux, ils ne pouvaient plus tomber. Ils restaient morts debout. On ne leur en fait pas encore assez, car ils sont féroces jusqu'au-delà de l'imagination. Le canon gronde toujours, mais au loin.

Je suis entré à l'hôpital le 28 et en suis sorti le 30 après avoir assisté à la messe. Nous avons été touchés nos armes à la mairie puis nous sommes montés en auto pour Crévic. De là, nous retournons à Sommerviller pour cantonner.

Mon mal de pied est passé après plusieurs frictions de formol cela fait sécher les plaies au plus vite.

**Le 31**, nous partons pour Crévic, puis de là Mezkte que nous repassons pour aller occuper des tranchées et pour remplacer le 193, qui vient d'y coucher. J'y ai rencontré Emile Gondel, c'est lui qui m'a reconnu, car je ne savais pas qu'il était là. La fusillade et le canon grondent au loin de toute part.

Sur notre passage, nous rencontrons des sacs et des fusils prussiens abandonnés, des chevaux tués, mais les morts sont enterrés par les soins des soldats et des civils, qui ne sont pas convoqués.

**Hier**, j'ai appris que Auguste Morel était blessé. Je ne sais pas si c'est vrai. Quant au Louis Diné, voilà un moment que je ne l'ai pas vu.

**Le 28** j'ai vu Léon Bertin il n'avait encore point de mal.

Nous avons reçu 900 réservistes de Neufchâteau pour renforcer le régiment.

**Le 30**, nous allons prendre position dans les bois aux avant-postes. Nous sommes à peu près à 300 mètres des lignes ennemies, mais ils ne sont pas à craindre. Mais les obus nous tombent dessus mais sans dégâts. Le soir, on couche dans les bois. On n'a pas froid, mais on n'a pas dormi, car le canon a causé toute la nuit.

**Le matin**, les obus nous écrasent et toute la journée aussi. Nous sommes obligés de quitter les positions plusieurs fois. Le soir, nous sommes partagés en trois pour former un petit poste. Je suis chef d'un. Aussitôt équipé, voilà une rafale d'obus qui tombe dessus. Nous avons reçu de la terre sur les sacs, mais pas de blessés. La nuit se passe assez tranquille, plusieurs patrouilles à arrêter, voilà tout.

**Le matin**, les obus nous tombent dessus mais pas de mal. Les prussiens reculent mais pas vite. Nous sommes ravitaillés très bien, mais on ne peut pas faire de jus à cause des feux, qui se voient de très loin la nuit, mais cela ne fait rien. Le soir nous avons ordre de nous rendre à Maixe à 10 heures du soir. Nous marchons à travers bois. Il ne fait pas bon.

Nous arrivons dans un pays bombardé il y a environ 2 heures. Plus personne ou très peu au pays. Nous mangeons la soupe, car les cuisiniers étaient partis devant nous. On se couche quand à 2 heures du matin : alerte. Nous décampons pour une autre grange, où nous restons jusqu'à 2 heures du soir tranquille. Quand, alerte 2 fois ! C'est des patrouilles qui se rencontrent. Enfin, nous occupons un mur qui nous protège en arrêtant les prussiens. Nos canons ont bombardé les bois. Ils n'osent pas sortir, car ils prendraient quelque chose pour leur « mot illisible ».

Exempt de marche aujourd'hui pour mal de genoux.

Le soir, nous sommes toujours au pays, les obus tombent toujours, il y en a un qui traverse la maison où on fait la soupe et éclate à 2 mètres en blessant légèrement un homme. Vers la nuit, nous sommes attaqués. Cela dure toute la nuit et le matin on est obligé de reculer jusqu'à Crévic. Les balles sifflaient de toute part, je ne sais pas comment peut-on faire pour passer à travers tout cela.

Aujourd'hui, je suis de petit poste en plein soleil, il fait une chaleur de chien. Quand à midi, les obus nous tombent dessus, nous nous replions en nous cachant et en faisant un grand crochet. Nous arrivons au pays où nous nous cachons dans un lavoir pendant 2 heures, puis on va reprendre ses positions jusqu'à la nuit. On est relevé. Nous couchons derrière des abris de bois fait avant le jour.

A 10 heures : alerte ! Ces prussiens tirent sur les brancardiers qui ramassent les blessés. Cela ne dure pas longtemps, car les mitrailleuses se font sauter dans leurs rangs et on se rendort tant bien que mal.

**Le matin** rafale d'obus, pas de blessés. Le soir, c'est une véritable avalanche. Elles éclatent de tout côté même qu'il y en a une qui tombe en pleine route et qui nous arrose de pierres et de terre sans nous blesser. Le soir, on est assez tranquille jusqu'à 10 heures, puis voilà les canons qui causent de tous les côtés pendant une heure. Nos grosses pièces de 120 sont arrivées pendant la nuit, puis tout se tait.

**Le matin**, des tirs recommencent mais pas si cruel que hier soir et toute la matinée la même chose.

Quand j'écris ces lignes, nous sommes brûlés par le soleil qui nous écrasent et les obus aussi. Voilà 4 jours que j'ai des lettres écrites dans ma poche et pas moyen de les envoyer, c'est malheureux.

Il est tombé un peu d'eau cette nuit, mais presque rien. Nous avons passé la nuit au même emplacement. Mais la nuit nous avons eu un orage, qui a duré près de 2 heures. Nous avons abrité avec des portes pour ne pas être mouillé, puis des gerbes de blé pour nous coucher. Il pleut toute la journée et le canon tonne toujours de tout côté et il n'est pas nuit. Le soir, on est assez tranquille, mais la nuit, il ne pleut pas, mais le matin il fait frais. Mais on touche à peu près pour 2 sous de goutte à 4 heures du matin puis le jus.